



HAL
open science

Le paradoxe de l'admiration

Charles Coutel

► **To cite this version:**

| Charles Coutel. Le paradoxe de l'admiration. Expressions, 2003, 22, pp.151-158. hal-02406630

HAL Id: hal-02406630

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02406630v1>

Submitted on 12 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE PARADOXE DE L'ADMIRATION

Charles COUTEL

Université d'Artois, Centre « Éthique et Procédures » (Douai)

« Il est une admiration qui est fille du savoir. »
Joseph Joubert, *Pensées, maximes et essais*, 1842.

Résumé. – L'admiration, classiquement respectée comme instrument éducatif utile à la transmission des savoirs comme des modèles moraux et sociaux de comportement, s'est vue récemment récusée comme responsable de toutes les dérives moutonnières de l'école. Il est vrai que le manichéisme est toujours simplificateur. La réalité est plus complexe et plus intéressante car le sentiment d'admiration recèle une ambiguïté qui en fait précisément toute la valeur. A travers Descartes, Condillac et Alain, c'est à une dialectique vivante entre imiter, admirer et transmettre que l'on assiste, l'aboutissement restant cette expérience de soi, fruit de notre dépassement dans et par les autres.

Abstract. – *Admiration, classically regarded as an educational instrument useful to transmit knowledge and patterns of behavior, is now considered as responsible for the uniformity of young men and girls everywhere. It is not so simple. With Descartes, Condillac and Alain, we can see that there is a strict connection between admiration, imitation and transmission. But, above all, the result of admiration on childhood is the progressive construction of personal identity through the frequent and varied models of individual experience.*

La philosophie, en faisant de l'étonnement son point de départ, nous convie à réfléchir sur ce mouvement du regard qu'est l'admiration et qui semble initier toute curiosité et toute volonté d'apprendre. Mais on constate que le statut de l'admiration change selon les présupposés métaphysiques et épistémologiques des auteurs. Il est donc intéressant d'examiner à quelles conditions l'admiration peut être à la fois écartée et minorée mais aussi assumée et promue. Trop valorisée ou bien trop critiquée, l'admiration ne serait plus analysée pour elle-même dans sa complexité. C'est pourquoi nous commencerons par examiner ce que devient l'admiration chez un philosophe qui en fait la « première des passions », c'est-à-dire Descartes. Ensuite, nous nous tournerons vers Condillac qui, en critiquant l'innéisme cartésien, nous propose une théorie de l'admiration que reprendra l'*Encyclopédie* de

Diderot et d'Alembert. Enfin, relisant certaines formulations du philosophe Alain, nous inscrirons l'admiration au sein d'une continuité esthétique, philosophique et éthique unissant, sur un mode paradoxal, imiter, admirer et transmettre.

Ces détours visent à expliciter cette épreuve de l'admiration et à nous éclairer sur les points suivants : une société, un individu peuvent-ils ne jamais admirer, peuvent-ils être empêchés d'admirer, peuvent-ils cesser d'admirer, peuvent-ils admirer de nouveau ? Ces questions, qui traversent par exemple *Bouvard et Pécuchet*, de Flaubert, sont les nôtres car les temps démocratiques, en proclamant l'égalité *a priori* des points de vue, peuvent être tentés de minimiser l'expérience de l'admiration et prétendre se dispenser de tout modèle à imiter et à transmettre. De plus, si ces temps démocratiques devaient doubler cet égalitarisme d'une survalorisation du seul présent au détriment du passé hérité, alors l'admiration serait raillée voire combattue comme inutile, et l'homme admiratif passerait pour quelqu'un « voulant faire le malin » et « jouer à l'intéressant »¹. Il n'est donc pas inutile de méditer sur l'admiration.

Une thèse nous guide : admirer est une médiation indispensable entre la volonté d'imiter et la volonté de transmettre ; l'admiration oriente l'imitation vers la transmission. Il convient, pour justifier cette thèse, de préciser que, pour nous, ces trois expériences ne vont pas de soi et sont sujettes à confusions. Plus grave : un malentendu sur un des termes de la série se reporterait inévitablement sur les autres. Plus grave encore : c'est d'abord sur le mode paradoxal que ces termes nous apparaissent d'entrée de jeu. Ce mode paradoxal est souvent masqué par la confusion des mots : imiter est confondu avec copier, admirer avec être fasciné, transmettre avec informer. Pour clarifier le paradoxe de l'admiration, il nous faut tenter d'éclairer le paradoxe de l'imitation et le paradoxe de la transmission. Notre thèse peut se préciser : l'admiration ne serait-elle pas une expérience complexe supposant une dialectique vivante entre le paradoxe de l'imitation et le paradoxe de la transmission ? C'est Descartes qui nous servira de premier guide pour avancer une première réponse.

I. Descartes et l'élosion de l'admiration

Descartes, dans le *Traité des Passions*, fait de l'admiration « la première des passions ». Il la décrit ainsi :

« Lorsque la première rencontre de quelque objet nous surprend et que nous le jugeons être nouveau ou fort différent de ce que nous connaissions auparavant

ou bien de ce que nous supposons qu'il devait être, cela fait que nous l'admirons et en sommes étonnés. »²

Mais une fois l'admiration prise en compte, Descartes se livre à un double travail de dévalorisation et de dépassement. Ce premier moment d'admiration passé, il convient de se ressaisir et de métamorphoser l'admirable en *connais-sable*. L'article 76 est explicite :

« Il arrive [...] qu'on admire trop, et qu'on s'étonne, en apercevant des choses qui ne méritent que peu ou point d'être considérées. Et cela peut entièrement ôter ou pervertir l'usage de la raison. »

Il convient donc de se délivrer de l'admiration « le plus tôt possible, il n'y a point d'autre remède pour s'empêcher d'admirer avec excès, que d'acquérir la connaissance de plusieurs choses ».

L'admiration est première mais préparatoire. Le sujet conscient et connaissant surplombe le sujet admirant car la nature n'apparaît remplie de prodiges que pour l'ignorant : le monde est ordonné et l'admiration nous perturbe. Mais Descartes s'avise que ce tout de la nature suppose un être divin infini qui continue cette création. Dès lors, l'admiration resurgit mais en se dépassant dans l'adoration envers Dieu : elle n'est plus une expérience mais un état continu du sujet se tournant vers son créateur³. Là encore, l'admiration s'abolit et n'est plus prise pour elle-même. Ce double destin de l'admiration est l'effet de l'innéisme cartésien : la connaissance de soi et de Dieu procède d'une révélation et non d'une acquisition.

Devant le monde, l'admiration doit se muer en cognition active ; devant la divinité, elle doit devenir une « vénération incessante ». Le sujet cartésien déduit, il n'imite point. On sait que le cartésianisme entend consommer la rupture avec les traditions scolastiques et affirme la puissance du *cogito*. Mais nous gagnons d'un côté (puissance du sujet) ce que nous perdons de l'autre (méconnaissance de la tradition et dévalorisation de la transmission). L'expérience de l'admiration, prise pour elle-même, est incompatible avec l'affirmation de l'innéisme⁴. D'où l'intérêt de la définition condillacienne de l'admiration.

II. Condillac, de l'imitation à l'admiration

Voulant rompre avec l'innéisme cartésien, Condillac affirme que l'homme qui connaît construit ses idées à partir de la combinaison de ses sensations acquises. Connaître suppose l'intention d'apprendre. Apprendre suppose la volonté d'imiter, puisque notre perfectibilité nous fait éprouver notre dépen-

dance vis-à-vis d'autrui, notamment dans notre rapport perceptif et linguistique au monde⁵. Dès lors, le statut de l'imitation changeant, le statut de l'admiration va aussi changer. Quand nos représentations sont acquises, l'expérience de l'admiration peut être prise en compte pour elle-même car le sujet, pour être soi, a besoin de se tourner vers autrui pour l'imiter ou s'en démarquer. Mais comment penser à la fois cette dépendance et cette liberté vis-à-vis d'autrui ? C'est dans un chapitre étrange du *Traité des Animaux* que Condillac répond :

« Que les individus d'une même espèce agissent d'une manière d'autant plus uniforme, qu'ils cherchent moins à se copier ; et que par conséquent les hommes ne sont si différents les uns des autres, que parce que ce sont de tous les animaux ceux qui sont le plus portés à l'imitation.

» Mais la société étant perfectionnée, elle distribue les citoyens en différentes classes, et leur donne différents modèles à imiter. Chacun, élevé dans l'état auquel sa naissance le destine, fait ce qu'il voit faire, et comme il le voit faire. On veille longtemps pour lui à ses besoins, on réfléchit pour lui, et il prend les habitudes qu'on lui donne ; mais il ne se borne pas à copier un seul homme, il copie tous ceux qui l'approchent, et c'est pourquoi il ne ressemble exactement à aucun. Les hommes ne finissent donc pas par être si différents, que parce qu'ils ont commencé par être copistes et qu'ils continuent de l'être ; et les animaux d'une même espèce n'agissent tous d'une même manière que parce que n'ayant pas au même point que nous le pouvoir de se copier, leur société ne saurait faire ces progrès qui varient tout à la fois notre état et notre conduite. »⁶

En imitant sans copier ni singer, l'homme devient un individu dans le contact constant avec autrui. La volonté d'imiter éloigne du modèle dans la volonté même de s'en rapprocher. Remarquer le modèle oblige à s'en démarquer. On devient soi dans l'effort pour imiter autrui : c'est cela que nous nommons le *paradoxe de l'imitation*. Ce paradoxe, à son tour, porte et féconde le paradoxe de l'admiration. L'admiration est l'imitation devenue consciente de soi. L'admiration maintient en tant que tel le paradoxe de l'imitation. Ce maintien est lui-même paradoxal quand l'expérience remplace la révélation. L'imitation devient le préalable nécessaire à l'épreuve de l'admiration qui non seulement « tourne le regard vers » mais entend faire l'expérience de soi dans le dépassement de soi. L'admiration ajoute un tropisme joyeux et chaleureux au processus de l'imitation. Condillac indique qu'il convient de chercher chez autrui ce qui pourrait nous aider à nous définir en nous dépassant⁷. Dans son *Dictionnaire des synonymes*, il définit ainsi l'acte d'admirer : « Trouver une chose d'autant plus parfaite qu'on la considère davantage. »⁸

L'admiration ne suppose pas les seules ressources du sujet admirant mais prend en compte le retentissement d'un objet ou d'un être sur le sujet admirant. C'est pourquoi, dans la problématique de Condillac, contrairement à Descartes, l'admiration est présentée pour elle-même. Mais l'admiration comme imitation assumée suppose un travail critique sur le terme « imiter » (qui n'est ni copier ni contrefaire)⁹. Dès lors, nous pouvons reformuler une partie de notre thèse après ce détour condillacien : admirer, c'est assumer pleinement et consciemment le paradoxe de l'imitation. Admirer, c'est imiter dans le dessein de ne pas surpasser le modèle et de maintenir la distance qui m'en sépare. J'admire pour me trouver dans l'effort d'imiter fidèlement autrui. C'est pourquoi l'admiration est sans doute une expérience à la fois esthétique, éthique et politique. Je ressens la proximité dans la distance même : dignité et respect¹⁰. Cependant, il y a un point aveugle dans l'approche de l'admiration.

Ce point aveugle sera indiqué dans l'article « Admiration » de l'*Encyclopédie*. Cet article inscrit l'expérience de l'admiration non seulement dans la temporalité individuelle (ce que fait Condillac), mais aussi dans la temporalité collective de l'héritage assumé et de la culture transmise. Cette problématique de l'imitation volontaire comme cœur de l'admiration est sans doute à l'œuvre dans la fameuse querelle des Anciens et des Modernes. Admirer les Anciens permettrait d'hériter sans copier ni répéter. C'est pourquoi l'admiration devient un moment constitutif de la volonté de transmettre. Ne pas vouloir admirer, c'est ne pas vouloir transmettre et penser qu'on peut se dispenser de modèle à imiter. L'article « Imitation » de l'*Encyclopédie* reprend le paradoxe condillacien de l'imitation : l'auteur, évoquant Boileau se présentant comme « un gueux revêtu des dépouilles d'Horace », précise que le poète français a su « se rendre original en imitant » car « la bonne imitation est une continuelle invention ».

Une question se pose maintenant : comment faire pour que ce paradoxe de l'imitation soit à son tour transmis ? Ne faudrait-il pas définir la transmission pour respecter l'admiration ? Répondre à cette question, c'est se donner le moyen de conjurer une partie des menaces liées aux temps démocratiques, évoquées initialement. Nous comprenons un peu mieux pourquoi il y a une histoire philosophique de l'admiration liée au statut de l'imitation et de la transmission. Pour mieux penser ce lien de l'imitation à la transmission *via* l'admiration, il nous faut opérer un ultime détour par la théorie de l'admiration chez le philosophe Alain.

III. Alain, de l'admiration à la transmission

Examinons les définitions que donne Alain de l'admiration et de l'imitation. Ces définitions semblent assumer l'effort condillacien, notamment en plaçant l'admiration dans une problématique de l'imitation. On lit dans le *Propos sur l'éducation* (LIV) :

« Il n'y a qu'une méthode pour inventer, qui est d'imiter. Il n'y qu'une méthode pour bien penser, qui est de continuer quelque pensée ancienne et éprouvée. [...] On n'observe jamais qu'à travers les idées qu'on a, ou, autrement dit, que les moyens d'expression règnent tyranniquement sur les opinions. [...] L'art d'apprendre se réduit donc à imiter longtemps et à copier longtemps, comme le moindre musicien le sait, et le moindre peintre [...]. Les écritures des gens mal instruits se ressemblent et les différences, s'il y en a, sont d'extravagance ou d'accident ; en revanche, l'écriture de l'homme cultivé est propre à lui d'autant plus qu'elle est mieux soumise au modèle commun. »¹¹

Pour Alain, admirer c'est imiter et en même temps avoir le sentiment de prolonger. Dans le XXI^e « propos sur l'éducation », il va jusqu'à dire : « Mon vrai portrait est dans Homère, Virgile, Montaigne ». Une place privilégiée est ménagée à la littérature qui permet de faire mémoire des moments d'admiration fondateurs des œuvres : admirer devient constitutif de l'acte d'apprendre notamment quand il s'agit d'apprendre une langue :

« Comment apprend-on une langue ? Par les grands auteurs, non autrement. Par les phrases les plus serrées, les plus riches, les plus profondes, et non par les niaiseries d'un manuel de conversation. Apprendre d'abord, et ouvrir ensuite tous ces trésors, tous ces bijoux à triple secret. Je ne vois pas que l'enfant puisse s'élever sans admiration et sans vénération ; c'est par là qu'il est enfant ; et la virilité consiste à dépasser ces sentiments-là, quand la raison développe sans fin toute la richesse humaine, d'abord pressentie. L'enfant se fait une très grande idée de l'âge viril ; il faut pourtant que cette espérance soit elle-même dépassée. Rien n'est trop beau pour cet âge » (*Propos sur l'éducation*, V)¹².

Alain anticipe sur le concept de « secondarité culturelle » conçu par Rémi Brague en 1992 dans son livre *Europe, la voie romaine*, Critérium éditeur : toute culture est seconde et nous devons être des héritiers responsables sinon admiratifs. La secondarité culturelle relie imiter, admirer, transmettre dans l'affirmation que la culture passée est à la fois dépassée et indépassable et nous donne le désir de la surpasser, à travers la volonté de la transmettre fidèlement. La transmission approfondit donc les paradoxes de l'imitation et de l'admiration : transmettre, c'est accepter de transformer les signes passés dans l'effort même pour leur être fidèles ; c'est aussi accepter que ceux qui

vont nous succéder fassent la même chose de notre vivant . C'est pourquoi ce que les enfants et les élèves ont le loisir d'admirer est déterminant. Une société qui ne veut pas être critiquée s'efforcera de rendre l'admiration impossible. Il faut que les trois paradoxes examinés auparavant travaillent de concert pour neutraliser les risques d'affadissement de la culture et de destitution de la langue.

Alain précise encore :

« Connaître ma pensée, c'est la faire ; connaître mon sentiment, c'est l'élever et l'humaniser. Mon vrai portrait est dans Homère, Virgile, Montaigne. Et encore plus à l'enfant qu'à moi-même, je dois tendre un miroir où il se voie aussitôt grandi et purifié » (*Propos sur l'éducation*, XXI).

C'est pourquoi on trouve chez Alain une valorisation des humanités, de la culture classique et de la transmission scolaire :

« Quelle est donc la leçon de l'école ? C'est que l'école est une société naturelle qui diffère de celles que nous connaissons par ses conditions d'existence. Les sentiments qui se produisent entre le maître et l'élève sont assurément de très haute qualité ; il importe beaucoup qu'on les distingue des autres sentiments. Il s'y trouve d'un côté l'admiration, qui est un goût du sublime, et de l'autre une fraternité très haute, toute fondée en esprit, et qui égalise, dans l'action d'instruire, celui qui sait et celui qui ignore. Heureux qui a éprouvé cette noblesse, la plus haute qui soit ! » (« Propos du 24 août 1929 »).

L'admiration à l'école peut devenir l'école de l'admiration, à condition d'assumer la complexité et les présupposés paradoxaux des actes d'imiter, d'admirer et de transmettre.

Conclusion

Il est dorénavant possible de revenir sur nos interrogations liminaires. On peut penser l'admiration pour elle-même à condition d'assumer un premier paradoxe, celui de l'imitation. Pour cela, ce que voient, lisent, écoutent les enfants dans la famille, dans la société et dans l'École est déterminant. On peut enrayer l'incuriosité des temps démocratiques et la dictature de la « pensée unique » à condition d'assumer en tant que tel le paradoxe de l'admiration à travers le paradoxe de la transmission : se cultiver, s'instruire, donner le meilleur à ceux qui nous succèdent pour qu'ils puissent à leur tour critiquer, se démarquer et avoir le bonheur d'admirer.

Alain, dans *Les Idées et les âges*, conclut :

« C'est par l'admiration, mêlée au mouvement de conquérir, et par le respect, qui se veut consentement heureux, qu'il est annoncé, sans ambiguïté aucune, que tout bonheur dépend aussitôt du bonheur de l'autre. »¹³

Notes

1. L'origine de ces « jugements » précipités réside sans doute dans la confusion actuelle entre sous- culture et contre-culture, comme le suggère le sociologue G. Ferréol ; cette confusion s'exprime dans la prédominance de l'adjectif « culturel » sur celui de « cultivé ». L'ensemble de ces malentendus triomphe dans l'expression mystérieuse de « bof génération ».
2. Voir les articles 53, 70 et suivants.
3. Ce sera la problématique de la « vision en Dieu » de Malebranche.
4. Nous ne céderons pas à la tentation de faire de ce rationalisme classique l'origine des méfaits de l'individualisme et de l'amnésie des temps démocratiques.
5. On se reportera à notre intervention lors de la journée d'études consacrée au thème de l'enfant sauvage (actes à paraître dans la revue *Robinson*).
6. Chapitre III de la seconde partie.
7. En 1755, Winckelmann, dans ses *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, formule ainsi les conséquences esthétiques de ces paradoxes de l'imitation et de l'admiration : « L'unique moyen pour nous de devenir grands et, si possible inimitables, c'est d'imiter les anciens ; et ce que l'on a dit d'Homère, à savoir que quiconque apprend à bien le comprendre apprend à l'admirer, vaut aussi pour les œuvres d'art des anciens, et singulièrement des Grecs ». Cette problématique donne toute sa valeur à la remarque liminaire de Joubert.
8. Dans l'article « Admirable », Condillac fait les distinctions suivantes : « Une chose est *merveilleuse* lorsque nous y apercevons une perfection qui n'est pas dans l'ordre naturel ; elle est *surprenante*, lorsque nous ne nous attendons pas aux qualités bonnes ou mauvaises que nous y découvrons. Elle est *étonnante*, lorsqu'elle cause tout à la fois de la surprise et de la frayeur ; elle est *étrange* lorsqu'elle étonne au point qu'on ne la peut comprendre ».
9. On lira avec le plus vif intérêt l'article « Imiter » de ce même ouvrage de Condillac : « On *contrefait* une personne à dessein, on la *copie* sans s'en apercevoir, on ne l'*imite* qu'en tâchant de la surpasser ». On pourrait se demander si Flaubert, dans son *Bouvard et Pécuchet*, n'épouse pas toutes les conséquences de ces distinctions.
10. Songeons aux expressions « avoir du respect » et « tenir en respect ».
11. Ces remarques donnent tout son sens à l'analyse de Winckelmann.
12. Ces remarques sont à relier au devenir de la référence à l'admiration dans les instructions officielles de l'enseignement de la littérature.
13. Édition de 1927, NRF, page 246.